



D'autres images de Palestine

CINÉMA • Dès demain à Genève, les rencontres «Palestine: Filmer c'est exister» mettent en lumière une cinématographie riche et méconnue.

MATHIEU LOEWER

À l'origine, quelques projections organisées en 2012 pour les 10 ans du Collectif Urgence Palestine. Trois ans plus tard, les rencontres cinématographiques «Palestine: Filmer c'est exister» (PFC'E) sont devenues un rendez-vous indispensable. Avec son intitulé en forme de credo, le «seul événement entièrement dédié au cinéma palestinien en Suisse» comble en effet plus d'un vide. Il montre des films rarement distribués en salles, fait découvrir une cinématographie méconnue et ses auteurs (émérgents ou établis), proposant ainsi d'autres images que celles des médias sur le conflit israélo-palestinien. Il s'agit bien entendu d'une manifestation militante qui, en invitant aussi les réalisateurs, entend «donner la parole aux Palestiniens».

Focus sur deux cinéastes

«Briser l'enfermement» sera le mot d'ordre de la 4^e édition, qui se tient ce week-end à Genève, au Spoutnik et désormais aussi au Cinélux. Un enfermement aux formes multiples – géographique, carcéral, administratif, social, culturel – évoqué à travers une trentaine de courts et longs métrages, comme autant d'actes de résistance. Celle-ci s'organise par ailleurs dans la production, avec une nouvelle génération de cinéastes qui œuvrent au sein de structures collectives. Une table ronde à ce sujet réunit dimanche Rashid Masharawi, Ramzi Maqdisi, Nahed Awwad, Abdallah et Alia Arasoughly.

Découvert à Cannes en 1994, où son *Couvre-feu* a obtenu le Prix Unesco, Rashid Masharawi est le plus prolifique de ces cinéastes (interview dans notre édition de demain). Ce fils de réfugiés aborde souvent dans ses films la vie des camps. PFC'E présente notamment *L'Attente* (2005), qui voit un réalisateur mener des auditions dans des camps de Jordanie, de Syrie et du Liban. Jouer l'attente, tel sera l'exercice imposé aux aspirants acteurs. Ce qui n'a rien d'un rôle de composition: «Nous, les Palestiniens,



Amour, larcins et autres complications de Muayad Alayan, comédie noire qui ouvre le festival. PALCINE PROD.

avons le sentiment de ne pas contrôler notre destinée. L'espoir d'une éventuelle solution surgit régulièrement puis s'évanouit et nous recommençons à attendre. L'attente fait partie intégrante de nos vies. Elle est à la racine de tout notre être.» Plus récent, son documentaire *Lettres de Yarmouk* (2014) relate une correspondance vidéo avec Niraz Saïd, jeune photographe vivant dans un camp bombardé depuis deux ans par l'armée syrienne.

Fiction salutaire

Un autre focus est consacré à Ramzi Maqdisi, acteur et réalisateur formé en Espagne. Son dernier court métrage, *La Pierre de Salomon*, est un petit bijou surréaliste. Il y joue un Palestinien de Jérusalem qui se ruine pour retirer à la poste un mystérieux paquet. Celui-ci ne renferme qu'un long bloc de pierre sans valeur? Soit, il lui invente un prestigieux passé historique pour en faire une attraction touristique. Et l'Etat israélien de lui réclamer aussitôt ce qu'il estime appartenir à son patrimoine archéologique...

Si le genre documentaire reste essentiel pour témoigner des réalités palestiniennes, le regard décalé de la fiction s'avère tout aussi précieux. En témoigne *Amour, larcins et autres complications* de Muayad Alayan, dévoilé à la dernière Berlinale (lire *Le Courrier* du 11 février 2015). Le titre annonce une comédie, sur un scénario digne des frères Coen: alors qu'il attend un visa pour l'Europe, Mousa vole une voiture et découvre dans le coffre un soldat de Tsahal ligoté, activement recherché par le Mossad et la milice qui l'a enlevé. Antihéros malchanceux, humour désabusé («vous avez volé un pays entier et vous voulez me passer les menottes pour une voiture?») et entropie sont les ingrédients de cette farce tragi-comique en noir et blanc. Elle dit bien la frustration des Palestiniens face à l'espoir fuyant d'une vie meilleure.

C'est aussi le quotidien des Palestiniens, en proie à l'arbitraire administratif, que raconte Nahed Awwad dans son *Appel de Gaza* (2012). Entre Gaza et Ramallah, ce documentaire suit

deux fils séparés de leurs familles respectives. Chacun vit à quelques kilomètres des siens, mais ne les a pas vus depuis plusieurs années faute de papiers en règle. Une situation absurde, qui fait des territoires occupés autant de prisons à ciel ouvert.

Diversité insoupçonnée

Pour conclure ce trop bref tour d'horizon, signalons encore *Nation Estate* (2012) de Larissa Sansour. La vidéaste et photographe imagine ici un Etat palestinien réduit à un unique gratte-ciel abritant une ville par étage! Et à ceux qui ont apprécié l'excellent *Omar* (passé sur nos écrans en 2013), on recommande deux films de son réalisateur Hany Abou Assad: le court métrage *Un Garçon, un mur et un âne* – où trois gamins tournent un western – et le documentaire *Ford Transit*, qui recueille les réflexions d'un chauffeur de taxi expert en passage de *check-points*. Autant d'exemples de la diversité insoupçonnée du cinéma palestinien. |

Du 27 au 29 novembre aux Spoutnik et Cinélux à Genève, www.palestine-fce.ch

Nuit cauchemardesque en forêt

THÉÂTRE • Le Collectif Sur un malentendu questionne la responsabilité de l'humain dans «Tristesse animal noir». Ou quand une soirée en forêt vire au chaos, à l'Arsenic de Lausanne.

CÉCILE DALLA TORRE

On les avait laissés il y a deux ans avec leurs *Trubions* explosifs, texte sur la tyrannie du pouvoir de la jeune auteure française Marion Aubert (notre critique du 16 octobre 2013). Emilie Blaser, Claire Deutsch, Cédric Djedje, Pierre-Antoine Dubey, Cédric Leproust et Nora Steining avaient déjà travaillé dans le cadre de leurs études à La Manufacture autour de cette reine molle plus trash et shakespearienne que bonne fée. Dans le cadre du Collectif Sur un malentendu, les six comédiens, que l'on retrouve par ailleurs souvent individuellement sur les scènes romandes, poursuivent aujourd'hui leurs explorations des textes contemporains encore méconnus en Romandie. La pratique de la mise en scène collective, qu'ils mettent à l'œuvre avec *Tristesse animal noir*, à voir ces jours à l'Arsenic avant Sierre et Genève, fait aussi leur patte.

C'est au texte de la jeune auteure allemande Anja Hilling (née en 1975), comptant parmi les membres de la nouvelle

écriture scénique germanique formée sur les bancs de l'Université des arts de Berlin, qu'ils s'attellent maintenant. Le défi est de taille, tant par la thématique abordée, un incendie de forêt, que par la construction dramaturgique de la pièce.

Dans un esprit revival des années 1970, un groupe d'amis, mêlant maris, ex et frères et sœurs, se retrouve pour un pique-nique en forêt. Parmi eux, une jeune maman, ancienne top model, et son bébé. Les discussions et les piques vont bon train entre ces jeunes bobos qui semblent davantage focalisés sur leur bien-être que sur le sort de la planète. Grande force du texte: la nature est leur seul repère spatio-temporel, et le nôtre a fortiori.

D'où un décor d'arbres géants, qui rappelle la forêt mystérieuse de *This is how you will disappear* de Gisèle Vienne, invitée récemment à Genève par La Bâtie. L'ordre et le chaos qui sous-tendent l'une des pièces phares de la metteuse en scène franco-autrichienne ne sont pas non plus étrangers à *Tristesse animal noir*, qui se déroule aussi

en trois temps dans une impressionnante scénographie végétale.

Ici, vient d'abord l'apprivoisement de la nature par l'humain, à la lumière d'un feu de camp et au hululement des oiseaux de nuit. La soirée conviviale pourrait ressembler à n'importe quelle autre si la tension dramatique n'allait crescendo. Pour nous plonger dans un second temps au cœur de la catastrophe, là où la parole des comédiens se disloque puis va et vient dans le noir complet de la salle sous l'effet d'un embrasement terrifiant. Quid de leur responsabilité dans cet incendie ravageur pour le groupe, qui dévaste aussi des hectares boisés peuplés d'hommes et d'animaux? La question reste ouverte dans le troisième et dernier temps de cette pièce-thriller qui se vit comme une énigme non résolue. |

Jusqu'au dimanche 29 novembre, Arsenic, Lausanne, rés: ☎ 021 625 11 36, www.arsenic.ch; 10-13 décembre, Théâtre Les Halles, Sierre, www.theatreleshalles.ch; 8-11 juin, Théâtre du Loup, Genève, www.theatreduloup.ch

EN BREF

MUSIQUE, GENÈVE

Lucia Albertoni chante à Meyrin

Le chant italien dans tous ses états résonnera vendredi à la salle Antoine Verchère où se produira le Lucia Albertoni Quintet. À l'occasion de la sortie de leur troisième album, *Nel giardino di Gégé*, Lucia Albertoni et ses quatre musiciens feront entendre un florilège de chansons en italien où les sons méditerranéens se mêleront au jazz et au blues, où le tango et la valse s'allieront à la tarentelle. Ce concert est organisé avec la collaboration du festival Les Créatives. MOP
Ve 27 novembre à 20h, salle Antoine-Verchère, 297 rte de Meyrin, portes 19h, bar et petite restauration sur place. www.meyrinculture.ch

RENCONTRE-THÉÂTRE, LAUSANNE

Le corps féminin en jeu

«Corps féminin: territorialité et intime», c'est le thème qu'aborderont, autour d'une première table ronde ce samedi, Pierre-Emmanuel Sorignet (Unil), dont les recherches portent sur le corps des danseurs contemporains; Yannis Papadaniél, (Unil et EESP), spécialiste de l'anthropologie de la mort; Françoise Rülfi, sage-femme à la fondation Profa (VD); et Nicole Borgeat, dramaturge. La discussion prendra pour point de départ la maternité et le déni de grossesse au cœur de la pièce sur l'affaire Courjault et les bébés congelés mise en scène par Dorian Rossel: *Une femme sans histoire* (notre critique du 4 septembre 2014) est à voir à l'issue de la rencontre, à 19h30 (la pièce est à l'affiche jusqu'à dimanche; ce soir à 20h30). CDT

Sa 28 novembre, dès 16h30, entrée libre. Arsenic (dans le foyer du théâtre), Lausanne, rens. www.arsenic.ch

EXPOSITION, YVERDON

Art d'ici et d'ailleurs

Le Centre d'art contemporain d'Yverdon propose un «Pas de deux»: vernie samedi (16h), la nouvelle exposition rassemblera quatorze artistes de Suisse et du Kirghizistan, qui se sont pour la plupart rendus dans la contrée de l'autre pour un échange ou un projet. Plusieurs d'entre eux seront présents samedi et un repas kirghize sera offert dès 20h30 dans les caves de l'Echandolle, en parallèle à des perfos ou projections. CO

CACY, pl. Pestalozzi, Yverdon, dès sa 16h, jusqu'au 14 février, www.centre-art-yverdon.ch

MUSIQUE D'INDE

Une flûte virtuose à Pully

Le Théâtre L'Octogone accueille samedi un concert du flûtiste indien Hariprasad Chaurasia. Interprète réputé à l'échelle internationale, il est né en 1938 à Allahabad et s'est fait connaître comme virtuose du *bansuri*, la flûte en bambou typique de l'Inde du Nord. A noter également, outre le concert à 18h, un buffet indien organisé au bénéfice de l'association Vox Infantis. Le concert sera par ailleurs enregistré par Espace 2. MOP

Sa 28 novembre à 18h au Théâtre de l'Octogone, à Pully, 41 avenue de Lavaux, Pully. Rens: ☎ 021 721 36 20, www.theatre-octogone.ch



SPECTACLE MUSICAL, COGNÉY (GE)

Pascal Chenu joue Gainsbourg

Il poinçonne comme aux Lilas, chante Prévert et Kosma, croise Dr Jekyll et Mister Hyde. Après Trenet, Ferré, Vian et Brassens, Pascal Chenu revisite Gainsbourg, et pas du bout des lèvres. Derrière son piano ou sur le devant de la scène, les premières chansons du poète (de 1957 à 1969) lui donnent un joli grain à moudre. Accompagné d'un trio de jeunes musiciens genevois, Raphael Litzistorf à la guitare électrique, Pablo Chenu à la basse et Noé Franklin à la batterie, le pianiste et compositeur brosse une ambiance souvent rock, comme ce «Poinçonneur des Lilas» à la Hendrix. Mais on flirte aussi avec le boogie-woogie sur «Les Femmes», c'est pas du chinois» ou des notes plus funky

d'un répertoire qui se fredonne parfois sur un air romantique. On se laissera volontiers emporter par la poésie marine des «Goémons» ou par cette émouvante «Saison des pluies», seule composition musicale de la soirée dédiée à l'homme à la tête de chou qui ne soit pas de lui. Avec la complicité de la metteuse en scène Annik von Kaenel, Pascal Chenu pioche de-ci de-là dans quelques textes de et sur l'irrévérencieux dandy pour en tirer un fidèle portrait. Bref, *Mambo Miam Miam!* se savoure sur tous les tons dans le petit écran théâtral du Crève-Cœur. CDT/DR

Jusqu'au 6 décembre, Théâtre Le Crève-Cœur, Chemin de Ruth 16, Cognéy (GE), rés. ☎ 022 786 86 00 www.lecrevecoeur.ch